



SEANCE DU 02 avril 2013.
Restitution de l'intervention de :
Christophe Prochasson

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Roland, André et Gilles

TITRE : Le socialisme de St Simon à Jean Luc Mélanchon

Je vais traiter le sujet en rapprochant religion, croyance et socialisme, c'est un rapprochement qui d'emblée peut vous paraître provocateur qui obéit à des ressorts polémiques et qui peut toujours apparaître aujourd'hui comme une manière de provocation. Les gauches en général, depuis la Révolution française, le socialisme en particulier, ont élevé leur doctrine contre précisément la religion et ont combattu avec constance et ardeur parfois les dogmes de foi quels qu'ils soient, dogmes jugés souvent aliénants. Est ce que le socialisme est le contraire d'une religion? A cette question l'homme de gauche n'hésite pas un instant en répondant par l'affirmative. Les images d'Épinal ne manquent pas qui font du prêtre ou de l'homme de foi, au moins autant que le capitaliste, l'adversaire de l'homme de gauche

Voyez l'éternel Pépone affrontant le prêtre narquois incarné par Fernandel ou encore la durable dualité entre école publique et école religieuse, ou cet épisode qui vit le grand Jaurès, lui le chef du parti socialiste qui dut affronter des accusations de trahison à l'occasion de la communion de sa fille, l'anticléricalisme a peut être même été longtemps le seul pilier commun aux cultures politiques de la gauche française, radicaux, socialistes, communistes se sont entendus longtemps sur une commune hostilité à l'encontre d'une Église catholique très réservée contre une culture de la gauche française. Tout ça n'est pas faux, tout ça est même plutôt vrai dans cette vue cavalière, nous avons encore vu se réactiver l'hostilité de l'Église catholique contre les gauches lors du projet de loi du mariage pour tous ou naguère lors des débats en 1984 autour de l'école privé, donc à priori point de rencontre entre le socialisme et la religion mais aussi entre la politique et la croyance. Et pourtant on pourrait sans doute apporter de fortes nuances à un tableau sans doute trop univoque qui institue en quelque sorte un face à face entre gauche et religion ou plus encore puisque tel est le thème de cette saison à l'UPA, entre gauche et croyance. Il est convenu que lorsque l'on convoque un historien pour contribuer à éclairer une question, une des premières phrases de l'historien est d'alerter sur la complexité des choses, et bien je serais fidèle à cette manie professionnelle en avançant l'idée que tout au long de son histoire si le socialisme, doctrine que je comprends là dans un sens très large, à souvent politiquement combattu les croyances religieuses instituées, et principalement le catholicisme en France, le socialisme a lui même entretenu avec la croyance, pas seulement avec la croyance religieuse, des relations parfois plus complaisantes, au point qu'il n'est pas impertinent de s'interroger, voir de se demander s'il n'a pas constitué à sa manière une religion. Pour répondre à cette question, je me concentrerai sur trois moments :

- Le premier et le moins connu c'est la moitié du XIX^{ème} siècle, moment où surgit une nouvelle philosophie critique dans laquelle les socialistes modernes ont plongé leurs origines,
- Le second plus classique, celui de la III^{ème} République (1870-1940).
- Le troisième la gauche contemporaine.

I Les origines du socialisme moderne

A) L'héritage de la Révolution française :

La première séquence la plus méconnue, celle de la première moitié du XIX^{ème} siècle qui correspond à ceux qu'on a appelé les utopiques. On les appelle aujourd'hui plus volontiers les socialistes romantiques ou alors dans une expression un peu maladroite, les socialistes du pré marxiste. A vrai dire, la Révolution française, période dont je vais partir, ouvre une nouvelle séquence dans l'histoire du politique. La Révolution française a inventé la politique sous ses formes modernes, notamment en créant le clivage droite, gauche, que nous connaissons même si nous ne cessons de l'interroger. Dès cet instant, dès le moment de la Révolution, l'un des points qui sépare droite et gauche, touche à la question religieuse, les plus radicaux des révolutionnaires s'élevant contre l'Église et plus encore contre son autorité spirituelle, cela suffit-il à dire qu'ils tentaient d'imposer à leurs contemporains un monde désenchanté d'où toute croyance serait expulsée ? Nullement, d'abord parce que la rupture avec la vieille culture catholique ne fut pas immédiate ; ensuite parce que les athées furent rares et que certaines grandes figures de la Révolution française, les pères fondateurs de la gauche, considéraient l'athéisme comme immoral, c'est à dire comme disait Robespierre comme dangereux, et donc, le même Robespierre a tenté d'instituer un nouveau culte, celui de l'Être Suprême, d'autres tentatives d'ailleurs eurent lieu, celle de la théophilanthropie, culte des amis de Dieu et des hommes, religion susceptible de remédier, au travers de la déchristianisation, car nombre de révolutionnaires, d'hommes, ne pouvaient pas vivre sans croyance commune, l'expulsion du Dieu des catholiques devait être compensé.

Le constat que vous voyez est à la fois de nature politique, la crainte au fond du désordre en l'absence de toute transcendance, crainte réelle sur ce constat politique, mais aussi un constat que l'on pourrait appeler plus de nature anthropologique qui renvoi à une certaine conception de l'homme, c'est à dire la conviction que la nature même avait horreur en quelque sorte du vide spirituel. Pour ces hommes aux idées incontestablement avancées, il s'agissait donc moins d'annihiler la croyance que de mettre au jour la bonne croyance. Cette préoccupation était de compenser tous les vices de la Révolution, à commencer par la première génération de ceux qu'on allait plus tard considérer comme les pères fondateurs du socialisme. Encore que comme vous le savez, le terme socialisme apparaît assez tardivement au début des années 1830 seulement et dans un sens, il faut le rappeler, sensiblement différent de celui que nous entendons aujourd'hui.

B) Les pères fondateurs

Parmi eux, il y en a au moins deux qui entrent, je crois, dans notre sujet, Saint Simon d'une part et son rival Fourier d'autre part, qui entretenaient l'un et l'autre comme pères fondateurs du socialisme avec l'héritage révolutionnaire, une relation critique. L'un comme l'autre voyaient dans la Révolution et surtout Fourier d'ailleurs, d'abord l'entreprise de démolition d'une société et surtout d'une démolition du lot de croyances, qui fondait en quelque sorte la société, et ce qu'ils reprochaient l'un et l'autre et surtout Saint Simon à la Révolution, c'est d'avoir été dénuée d'un véritable esprit de reconstruction. Les révolutionnaires avaient détruit mais pas reconstruit, autrement dit la société était sortie de la révolution, se trouvait dépourvue de façon inquiétante de repères et de valeurs visibles, en quelque sorte cette société post-révolutionnaire errait dans un halo d'incertitude.

C'est à partir de ces constats que les premières pensées socialistes tentèrent d'élaborer un nouveau corpus doctrinal associant curieusement à notre regard contemporain des éléments religieux et un esprit scientifique presque intransigeant. La science plus la religion, bizarrement, loin de s'opposer en effet, font au contraire très bon ménage, au point d'ailleurs que chez l'un des

plus célèbres disciples, Auguste Comte, qui certes lui ne peut pas du tout passer pour socialiste mais fait presque de la science une religion.

C) Saint Simon et ses disciples

Revenons à Saint Simon. Il commence sa carrière de philosophe après avoir exercé celle de soldat au côté de l'armée américaine peu avant que n'éclate la Révolution, et puis il a tenté d'absorber tout ce que la science de son temps avait produit de neuf. Il s'est installé pour faire ça en face de l'école polytechnique. Comme il était devenu assez riche en achetant des biens nationaux, il a convié à sa table des élèves de l'école polytechnique et d'ailleurs, qui trouvèrent chez lui table ouverte en échange de leur savoir. Son premier souci est de doter la société d'une science de l'autre susceptible de résoudre les graves problèmes qui se posaient à elle en cette période révolutionnaire. Dieu est présent dans son vocabulaire, comme est présent un répertoire qui révèle ce qu'il faut bien comprendre comme une sensibilité religieuse. La religion, la croyance religieuse ont un avenir chez Saint Simon. D'ailleurs regardons son vocabulaire. En 1823, il rédige ce qu'il appelle un catéchisme des industriels, texte d'ailleurs moins rempli de spiritualité que de prescriptions qui engageaient les industriels à bien agir. Tout à la fin de sa vie, en 1825, il a commencé à affirmer de plus en plus son sentiment de religiosité. Son dernier écrit, publié peu de temps après sa mort, s'intitule, et on ne peut pas être plus clair, *le Nouveau christianisme*. Voilà l'un des fondateurs du socialisme qui veut fonder un nouveau christianisme.

Ayant trop tardé, c'est ce qu'il écrit, à accorder la place qu'elle méritait à ceux que l'on appelait la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, la classe qu'il n'appelait pas encore le prolétariat ; il rédige donc dans ce nouveau christianisme un curieux dialogue à la manière d'un nouveau prophète appelant à l'émancipation de cette classe. Mais le plus frappant est que toute sa philosophie politique est orientée dans une direction, soutenue, cette philosophie politique par ce que je ne peux m'empêcher d'appeler la grande divinité qui allait occuper le XIX^{ème} siècle et donner sa force au message socialiste, cette grande divinité, vous la connaissez, c'est l'Histoire. L'Histoire qui commence à remplacer dieu, car c'est l'Histoire qui se trouve au cœur du socialisme, divinité avouée ou non, c'est le socialisme qui l'élève ainsi à ce statut. Plus encore que l'Histoire, c'est la croyance dans l'histoire, que nous avons peut être perdu. Cette fois l'Histoire, je voudrais, m'y attarder quelques instants car elle constitue une liqueur extraordinairement forte dans la mesure où chez ces socialistes là et chez leurs descendants, elle conjugue le déterminisme des lois, de l'Histoire qui s'imposent à nous. Mais elle même ne détruit pas, la volonté des hommes, c'est ce mélange là, apparemment contradictoire, que ce socialisme tel qu'il allait se développer après Saint Simon réussit à maintenir.

Les premiers disciples Saint Simoniens, eux renforcèrent ce qu'il faut bien appeler la dimension cléricale du message de leur maître. D'abord ils fondèrent une Église. Ils ne choisirent pas la plus mauvaise des dates car cette Église Saint Simonienne donc fut fondée à la Noël 1829. Cette Église socialiste au sens fort du mot est confiée à deux pères, l'un Saint Amand Bazard, et surtout son compère, si j'ose dire, Prosper Enfantin, qui restera d'ailleurs le seul père après la mort de Bazard en 1832, et autour d'eux, autour des deux pères, puis autour du père, se réunit tout un ensemble de disciples. Cela se passe dans un premier temps à Paris, puis se répand progressivement dans les régions Françaises. A Paris, l'Église prend tous les caractères, de ce que nous reconnâtrions comme une véritable secte, s'en remettant à l'autorité du père, qui porte la croyance, engage ses disciples dans la voie d'autres croyances renouvelées, parfois totalement absurdes. En avril 1832, ce petit monde s'enferma comme dans une espèce de couvent masculin qui aboutit pour ces hommes à rompre avec leur femme et leurs enfants, couvent qui s'est installé à Ménilmontant. Que fait-on dans ce couvent ? On s'exerce d'abord à quelques excentricités vestimentaires, sexuelles parfois, et surtout dans l'attente, non pas du Messie, mais de la femme

messie annoncée par le père. Il faut bien dire que face à tant d'excentricités, la justice finit par s'en mêler, et la secte fut interdite. Enfantin condamné, il y a une suite à cette histoire du Saint Simonisme, et cette suite en même temps qu'elle s'éloigne du socialisme pour se rapprocher du bon capitalisme libéral, s'éloigne aussi de la religion.

C) Fourier et ses disciples

L'autre cas dont je voulais vous entretenir, qui va dans la même direction, il tient à ce rival, cet adversaire de Saint Simon, Fourier. Lui et ses disciples, chez eux le mysticisme, raison pour laquelle beaucoup d'entre eux avaient rompu avec Saint Simon, est moins extravagant, même si la doctrine prend aussi des allures étranges. Chez Fourier comme chez Saint Simon la même volonté de concilier la science et la religion, autrement dit une science sociale qui permettra de reconstruire une société balayée par l'orage révolutionnaire et désormais sans père. Fourier est beaucoup plus sévère envers la Révolution française que ne l'était Saint Simon.

"Avant moi dit Fourier, l'humanité a perdu mille ans à lutter follement contre la nature, moi le premier ai réfléchi devant elle en étudiant l'attraction ; organe des décrets",

On retrouve la même dimension prophétique, ça fait mille ans qu'on m'attend, me voilà, je vais donc fonder, pas seulement la société nouvelle mais la croyance sur laquelle cette société s'adossera. Chez Fourier, on pourrait dire que se carambolent des éléments très passionnels qui ouvrent sur les réalisations concrètes d'une formation sociale à venir : le phalanstère, avec des éléments de croyance beaucoup plus étranges qui l'apparente à l'utopie et donc à une forme de croyance dans un avenir en attente d'accomplissement. Là encore comme chez Saint Simon, qui disait : « *l'âge d'or n'est plus derrière mais devant* », la pensée de Fourier est donc comme celle de son prédécesseur, providentialiste. Elle est tournée vers ce que l'on appellera du bon temps du front populaire, les lendemains qui chantent, en harmonie, stade ultime dit Fourier, auquel les hommes devront parvenir. Ceux ci connaîtraient non seulement une transformation de l'état de leurs relations sociales, non pas une égalité d'ailleurs, mais une hiérarchie juste et surtout fonctionnelle, mais aussi une transformation de leur propre corps. Un homme nouveau dirons nous. Les fous d'égalité du XX^{ème} siècle, par exemple, les hommes et les femmes vivraient jusqu'à l'âge de 144 ans, ils auraient la capacité unique, et très utile dans certaines régions, de respirer sous l'eau, de remplacer leur dentition. Et peut être, disposition encore plus curieuse, qui aboutit à ce nouvel âge, disposeraient d'une queue, appeler l'archibras, à l'extrémité de laquelle serait placée une main.

Ça c'est de la croyance, et Fourier lui aussi eu des disciples, plus circonspects que lui, plus prudents, qui eurent à cœur de tenir à l'écart les aspects incroyables de la croyance fouriériste. Ainsi les doctrines socialistes trouvent-elles dans ce socialisme romantique une double assise apparemment contradictoire :

- la Science, pour la compréhension des sociétés à amender ou à transformer ;
- la Croyance religieuse, pour stimuler les imaginations et fédérer les énergies.

D) L'antithéisme de Proudhon

Ce schéma, science plus croyance, c'est la thèse que je voudrais défendre devant vous, en dépit des adaptations, en dépit des langages différents, des temps qui se sont succédés, en dépit de l'Histoire somme toute. Ce schéma perdure au XIX^{ème} siècle. Les socialistes rompent avec toute croyance religieuse et à se réfugient dans l'athéisme et sont finalement rares chez les disciples des écoles que je viens de vous citer, mais aussi chez d'autres. Citons le pour mémoire, Proudhon, dont on cite souvent la phrase, au fondement de ce qu'il appelait antithéisme. Proudhon écrit "*Dieu c'est le mal*". Pourtant Proudhon ne rompt pas tout à fait avec Dieu, comme l'atteste la place qu'il accorde à la justice et sa quête d'une morale, dont il serait lui même une espèce de prophète. Il avait lui même rompu à l'âge de 16 ans avec la foi catholique, mais il n'est que de lire les écrits de Proudhon pour le voir imprégné d'une sensibilité religieuse, qui s'affirme d'ailleurs beaucoup dans ses derniers écrits.

Si l'on souhaite analyser la composition chimique du socialisme proudhonien, et comprendre pourquoi ce socialisme s'enracine dans une morale, dont les origines chrétiennes sont manifestes, peu importe que Pierre-Joseph Proudhon ait refusé de se marier religieusement, et se soit lui, contrairement à Jaurès par exemple, opposé au baptême de ses enfants. Il est plus intéressant de se souvenir que Proudhon, ce socialiste extrême, père de l'anarchie, ait passé toute sa vie à lire, à relire, à méditer et à annoter la Bible. Face à tant de religiosité, Marx n'eut aucune peine à pilonner celui qu'il nommait "*un petit bourgeois socialiste*". Il y en eu d'autres moins célèbres et dont on sent bien la présence dans les événements de la révolution de février 1848, c'est une révolution tout à la fois républicaine, catholique et socialiste. Ces trois grandes familles, convergent dans une commune croyance, dans un monde nouveau, partageant cette même croyance en un monde nouveau en gestation. D'ailleurs le christianisme, n'avait il pas ouvert en rompant avec les circularités du rapport à l'histoire de l'Antiquité ? Quelques socialistes n'ont pas fait mystère de leur double identité, composé sans difficulté, de socialisme et de catholicisme comme l'un des plus connu Philippe Buchez, qui incarne fort bien cette sensibilité là ? Ce premier âge du socialisme au fond est plein de croyance et de spiritualité. C'est l'arrivée de Marx sur la scène du socialisme qui va modifier de ce point de vue un peu les choses.

II Les socialismes de la Troisième République

A) Positionnement de la Gauche face à la croyance religieuse

J'en viens à ma deuxième période, passant allègrement quelques années, pour me concentrer sur cette période qui me paraît éminemment aussi intéressante, pour analyser les relations entre socialisme et croyance : la III^{ème} République. Evidemment l'environnement intellectuel et politique qui préside à la naissance de ce nouveau régime et de son histoire, interdit à la Gauche de ce temps de reprendre le langage religieux dont elle avait hérité de la première moitié du XIX^{ème} siècle. Pour le rappeler très vite, la III^{ème} République entama un long combat contre l'Eglise qui fut parfois brutal surtout dans la vingtaine d'années qui suivit son installation.

Néanmoins, il n'est pas possible que la Gauche, qu'elle soit modérée ou révolutionnaire, en ai fini avec toute espèce de croyance et même toutes références au religieux. On peut en effet observer plusieurs éléments qui attestent que la Gauche n'est pas toute entière réfugiée dans les bras de la science, mais on pourrait penser en effet, puisque les socialistes sont des républicains avancés, qu'ils s'affichent comme les partisans de l'émancipation par la connaissance, comme en témoignent en partie leur œuvre scolaire mais aussi l'affirmation d'une université modernes, leurs discours. Le discours républicain, comme le discours socialiste, combattent tout obscurantisme qui

met la croyance à la place du savoir. Les socialistes, à partir des années 1880, ont même commencé à accueillir une doctrine nouvelle venue d'outre Rhin : le marxisme, qui prétend donner au prolétariat une philosophie émancipatrice qui prend le nom de socialisme scientifique et ancre le combat des prolétaires dans la science et dans un sens de l'Histoire. Nouvelle croyance dans l'Histoire, qui est ici à noter, parallèlement d'ailleurs au progrès du marxisme au sein du socialisme français. On oublie souvent de le signaler que d'autres théoriciens absolument non marxiste et de tempérament très peu révolutionnaire mais socialistes, tentaient aussi d'ancrer dans la science, en l'occurrence dans la sociologie, leur propre socialisme. L'un de ceux là un grand sociologue est Émile Durkheim. Malgré ces faits qui tendent à arracher la doctrine socialiste à son fond d'idéalisme et qui pouvait autrefois l'apparenter à des croyances en des temps nouveaux, d'autres aspects du socialisme de ce temps le maintiennent toujours du côté du religieux. Remarquons d'ailleurs que le socialisme est de ce point de vue beaucoup plus religieux que le libéralisme devenu son adversaire, libéralisme qui lui aussi ne s'arque boude qu'aux valeurs de la science. Les républicains, au fond, rêvent toujours d'une religion civile introuvable, car ils savent que le lien social doit pouvoir se nouer à des valeurs et des symboles afin de résister à la désagrégation sociale, l'anomie, désagrégation sociale toujours menaçante. Parmi les socialistes, puis les communistes, à partir de 1920, évidemment la question se pose un peu différemment, chez les premiers, les socialistes, d'abord la diversité l'emporte, certains à commencer par Jaurès, conservent sans trop de difficulté et parfois même assez explicitement, à leur doctrine une dimension spirituelle.

B) Les visages du socialisme

On pourrait citer à cet égard, un grand texte de Jaurès, certes avant, le mot est intéressant, qu'il se convertisse au socialisme, grand texte de Jaurès de 1891 intitulé "*la question religieuse et le socialisme*". Dans ce texte, il y a bien la définition de ce que l'on pourrait appeler un socialisme-croyance qui pourrait bien cohabiter avec quelques difficultés avec un socialisme-science, dont Jaurès d'ailleurs a toujours été moins familier. Ce socialisme religieux là, qui est à distinguer d'un socialisme-dogme a été fort bien étudié par Vincent Peillon. 7

C'est un autre courant vers lequel on doit aussi se tourner pour apprécier la force de ce que j'appelle le socialisme-croyance, socialisme voulant donner aux hommes ce qui serait une croyance rationnelle susceptible de guider leur marche vers leur émancipation. On sent bien chez tous ces théoriciens que la science est insuffisante, qu'il faut autre chose pour faire marcher les hommes. Ces théoriciens, même si aujourd'hui ils ont un peu été oubliés, ont en particulier conduit à élever une morale à ce qu'ils appelaient, moins la doctrine socialiste que l'idée socialiste, Morale qui faisait cruellement défaut à cette idée socialiste. L'un d'entre eux que je voudrais citer, Benoit Malon, était ainsi convaincu et je le cite :

"...que l'on n'entraînera pas les foules aux luttes héroïques pour un but social en ne leur parlant que d'intérêts matériels", et il ajoutait "la passion surexcitée par le bien public l'addition d'un idéal acceptée et caressé, le sentiment profond qu'on se dévoue pour quelque chose de haut et de bon (abstraction faite du fanatisme religieux) sont les seuls grands entraîneurs des foules, c'est par eux que le XVIII^{ème} siècle à continuer, c'était par les irrésistibles enthousiasmes qu'ils allumèrent dans les âmes, que le monde vit les merveilles de l'an II et le triomphe partiel de la Révolution française."

Vous voyez, tout dans ce texte renvoi à la religion, à la croyance et au religieux, non seulement les termes employés mais aussi la philosophie de l'Histoire sous-jacente, établissant, et là on retrouve le fil conducteur de cette conférence, un ordre du temps dont la Révolution française

occupe le centre. La Révolution avait un avant, auquel on a mis un terme, en le stigmatisant sur le dos d'anciens régimes, et un après, celui là en attente, la société socialiste, qui accomplira les promesses non tenue. D'autres auteurs, je le dis en passant, pourraient être convoqués, qui illustrent chacun à leur manière ce socialisme-croyance, qui s'efforce de doter la doctrine d'une philosophie morale, qui lui manquait encore.

C) Marxisme et croyance

Je voudrais juste citer ce texte de 1919, d'un socialiste bien connu, qui pourtant parfois contient des parties éloignées de ses horizons doctrinaux là, mais qui au fond en fut proche, Léon Blum. Il affirmait dans ce texte de 1919 que seul lui (le socialisme tel que je le cite) était une morale, presque une religion, dans un monde qui, nous le savons après une guerre ayant saigné à blanc l'Europe entière, avait ébranlé et l'une et l'autre. Seul peut être Marx, et les marxistes, ceux du parti socialiste, comme ceux qui allaient devenir les communistes, paraissent en effet en rupture avec cette apparence de métaphysique socialiste. Nous savons la sévérité de Marx et des marxistes, pour ce que le propre gendre de Marx, Paul Lafargue, appelait les "*grues métaphysiques*". Avec lui, sans rentrer dans un débat philosophique, pour lequel je ne suis pas du tout équipé d'ailleurs, les choses ne sont pas si simples, que ce que la mémoire militante est attachée à défendre. Le marxisme conjure en effet les lois de l'Histoire avec la volonté humaine tendue vers la réalisation d'un régime, au fond, un peu comme chez Saint Simon, il y a donc de la croyance, de l'utopie et même de la morale, dans le marxisme. Ce dispositif idéologique que je vous ai déjà présenté, croyance et science, volonté et histoire, ce dispositif idéologique a eu nous le savons des conséquences sur la vie de ces militants marxistes, sous des formes quelles ont prises lorsque le parti communiste a surgi dans la vie politique nationale. Cette fois ci, c'est moins au niveau des idées que je voudrais me placer ni des sentiments mais de ce que l'on pourrait appeler le lien politique.

Déjà chez ces premiers militants politiques marxistes qu'on appelait les *guesdistes*, du nom de Jules Guesde. Bien que leur parti, le parti ouvrier, fut fort éloigné de l'organisation implacable atteinte par le parti communiste, dans les années 1930, chez les guesdistes l'idéologie en effet, avait tout d'un dogme. Ce n'était pas seulement une croyance, qui se présentait d'ailleurs comme un millénarisme, puisque chez les guesdistes, la révolution était même programmée, pour advenir à une date, qui d'ailleurs coïncidait à peu près avec la fin du siècle. Si ma mémoire est bonne, elle devait subvenir vers le 12 janvier 1900. Il faut bien dire qu'à cela s'ajoutait, ce que l'on peut appeler des comportements sectaires, par exemple les délégués des congrès qui affectaient de porter chapeau et lavallière. Ils fonctionnaient en groupe un peu comme leurs ancêtres, les saints simoniens de Ménilmontant, et surtout la conviction de partager une croyance qui assurait au groupe toute sa cohérence. Évidemment le parti communiste a prolongé en lui, en leur conférant une densité nouvelle. Ce type de pratiques politiques, que ces adversaires narguaient comme un nouveau cléricisme, dont ils pointaient les accents dogmatiques, remarquable chez des gens qui agitaient le drapeau de la science. Chez les communistes, les congrès sont toujours de grandes messes, et il est d'ailleurs peu contestable que le régime de la croyance a donnée une telle organisation militante d'une remarquable efficacité. Croire en l'avènement des lendemains qui chantent, parmi les communistes et les socialistes, contribuait en effet à souder une communauté militante, faite de camarades comme autant de frères. Voici aussi pourquoi l'histoire des exclusions était si douloureuses, elles partageaient ceux qui partageaient la même foi.

D) Le Paradis soviétique : mythe et croyance en pays communiste

Il est vrai qu'on peut s'interroger sur les formes de la croyance plus ou moins contraintes dans les rangs communistes. Historiens et sociologues, comme dans le cas de la croyance religieuse, ont mis en évidence toutes sortes de liens, tentant d'expliquer comment les peuples croyaient, pourquoi ils croyaient, allant du pur cynisme intéressé chez ceux qui tentaient de faire carrière, à la croyance aveugle, sans que l'on puisse évidemment délier l'un de l'autre. Il y eut évidemment des tensions entre ces différents régimes de croyances, entre l'intérêt et la sincérité. Ainsi au moment de ce que l'on appelait le lyssenkisme qu'on imposait aux savants communistes, la croyance absurde de l'opposition entre science bourgeoise et science prolétarienne. De grands physiciens français faisaient souvent état, s'étant engagés dans les rangs du parti communiste après la deuxième guerre mondiale, de leur embarras face aux prétendues thèses expérimentales de Lyssenko. C'est le cas du grand biologiste français, fort bien documenté Marcel Prenant qui dû se soumettre à plusieurs rappels à l'ordre du parti communiste qui n'appréciait guère ses doutes face à la "croyance officielle".

Vous voyez donc la croyance politique est un mécanisme complexe à analyser, surtout quand elle est collective et qu'elle s'applique donc à ce domaine. Un dernier exemple qui touche la gauche communiste, il concerne l'un des principaux phénomènes sur lequel ont prospéré plus que jamais les croyances communistes. Cette croyance s'appuyait à un mensonge, celui de la situation réelle de l'Union Soviétique, indifféremment qualifiée comme vous le savez, je le signale au passage, de *paradis soviétique* ou de *patrie du socialisme* jusque dans les années 1950.

Après d'autres pays de cocagne ont pris le relais, visant à donner une consistance à la croyance en des jours meilleurs, Chine, Cuba et autres pays du tiers monde dans les années 1970. Comme il existe un paradis pour les bienheureux, il existait un futur désirable et surtout existant. Les informations d'URSS dès les années 1920 puis les voyages d'intellectuels dans les années 1930, apportèrent vite un démenti cinglant à ce que les communistes disaient de leur vie sociale. Tous les voyageurs de retour d'URSS ne revinrent d'ailleurs pas désenchantés. Alors même qu'ils avaient parfois vu les mêmes faits qui épouvantèrent André Gide en 1936, on faisait le même voyage, on ne voyait pas la même chose. Étaient-ils pour autant dans le mensonge? Pour certains peut être, surtout lorsqu'ils se trouvaient liés aux intérêts ou sous l'égide politique de Moscou, qui contribuait, rappelons le, au financement du parti mais aussi au soutien matériel et symbolique de certains artistes et écrivains. D'autres cependant sont revenus d'URSS tout autant convaincus qu'ils étaient partis avec la plus grande sincérité et dans le plus grand désintéressement.

E) Explication du jeu de dupe

Pour expliquer ce phénomène, il convient donc de faire appel au propre de ce que l'on appelle la croyance. Les voyages en Union Soviétique étaient certes organisés de telle sorte que les voyageurs ne voyaient pas toujours ce qu'ils auraient été appelés à voir s'ils avaient parcouru le pays en toute liberté, d'où la notion de voyage Potemkine, du nom de ce ministre de Catherine II qui faisait traverser la tsarine dans des villages construits de toute pièce, sans rapport avec la pauvreté et le délabrement des villages réels. Mais il y eut beaucoup plus que ces voyages Potemkine pour expliquer ces retours d'URSS aveugles. Les voyageurs sélectionnent au cours de leurs voyages les éléments qui flattent leur croyance. Ils refusent de se consacrer aux éléments qui viendraient la démentir.

On pourrait citer une expression amusante, de l'anthropologue américain Marshall Sahlins, qui dit qu'il n'y a pas d'immaculée perception. François Furet lui dit, notamment pour dessiner cette

propension à ne pas voir ce que l'on pouvait voir parce qu'on est en contradiction avec la croyance. Marx lui, aurait sans doute parlé d'idéologie pour dessiner ce voile porté sur la réalité auquel le capitalisme ne fut donc pas le seul régime à recourir pour dissimuler ses vérités coupables. L'illusion communiste partage avec le type de croyance que nous étudions la capacité de susciter un très fort investissement psychique, mais il faut bien dire que là peut être s'arrête toute comparaison possible.

III La période contemporaine

A) Sur l'existence actuelle des croyances politiques

J'en arriverai au plus contemporain, qui sera une forme de conclusion, je voudrais terminer sur ce que nous partageons en commun. Au fond l'Histoire sert à cela, et peut être tout ce que je viens de vous dire fait partie d'une question qui concerne tous nos contemporains, contemporains pour lesquels nous pourrions nous interroger en ces termes : les croyances politiques sont-elles finies ?

Je citais tout à l'heure un historien qui à la fin de sa vie, après avoir été longtemps communiste, s'est interrogé sur sa propre croyance et que quant à la fin de l'illusion communiste et l'épuisement de la révolution comme seul mode opératoire du changement social ; il ajoutait à gauche le vécu de son passé pour mieux penser l'avenir. De ce point de vue, il encourageait aussi à se débarrasser, selon lui d'un régime de croyance que je viens de vous décrire et qui avait été celui des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles auquel la fin du siècle dernier vient peut être de porter l'estocade, notamment lors de l'écroulement du mur de Berlin en 1989. Au font les militants de gauche n'avaient ils pas cessé de croire aux lendemains qui chantent et tenté de refaire 1789 ou 1793 ou 1848, ou de refaire la commune en 1968, ou de refaire octobre 1917 en d'autres moments, ou tentèrent souvent de rejouer plusieurs scènes de ces différentes pièces pour des spectateurs qui avaient peut être disparu. Reste que ce type de références politiques n'est peut être pas tout à fait évaporés. Il me semble qu'il continue de perdurer aujourd'hui dans une fraction de la Gauche française, d'où le titre de ma communication qui voulait englober de manière trop ambitieuse, Saint Simon et Jean Luc Mélanchon, non seulement pour la rime, mais parce qu'il y a quand même quelque chose qui fait que les deux personnages appartiennent à un même régime d'historicité comme le disent les historiens d'aujourd'hui. Le retour de la Révolution française, le tréteau politique de la dernière campagne présidentielle, ou encore la sympathie suscité par les derniers feux du folklore révolutionnaire sud américain incarné par Hugo Chavez, attestent, en particulier chez Jean Luc Mélanchon, l'attachement, la fidélité à cette façon de concevoir l'histoire.

B) Sur la possibilité d'une politique sans croyance

La politique a horreur du vide. Donc on ne peut croire que le régime strictement communicationnel dans lequel la politique est rentrée depuis le siècle précédent la rende auto-suffisante. Autrement dit, la politique sans croyance est elle possible? La Gauche, je l'ai retracé rapidement, est née d'idées revêtue de croyances. Sans les idées, la Gauche est sans moyen pour justifier son existence auprès des siens, à l'inverse de la droite, elle ne peut se satisfaire du langage des intérêts. Benoît Malon le disait, elle doit toujours s'intéresser à une croyance. La croyance n'est pas forcément un terme péjoratif, celle d'une transformation du monde. Mais comment réanimer des croyances aujourd'hui quand on sait qu'elles sont des croyances, dans un siècle devenu hyper réaliste, dans un siècle abusivement livré à la barbarie des experts en tout genre ? Comment réanimer les vieilles croyances qui se sont effondrer et qui n'ont peut être plus

rien à nous dire ? Il semble que même cette espérance là soit aujourd'hui à peu près dissipée. La Gauche contemporaine est veuve de ses croyances. Elle s'est engluée dans un économisme à courte vue et a délaissé la grande question politique. L'économique et le communicationnel s'en sont émancipés.

Comment dès lors habiter la démocratie en conjuguant toutes les exigences de liberté et d'égalité, balayée d'un revers de main par ceux qui considèrent que l'une et l'autre marchent d'un même pas. La question aujourd'hui doit être sans doute reprise. Beaucoup d'esprits aujourd'hui aussi s'exaspèrent face au seul cadre d'une idéologie imposant comme seul ressort des agissements humains, la maximisation des intérêts individuels ou communautaires. L'idéologie des droits ne peut non plus, je crois, suffire aujourd'hui. Elle ne peut faire office de croyance, ne peut donner du souffle et du sens à une action politique collective, assez forte pour prendre en charge l'intérêt d'une société toute entière. C'est cela qui rend aujourd'hui les choses particulièrement compliquée. Et pour terminer je le citais tout à l'heure, en faisant allusion à ses travaux et parce qu'il occupe dans le paysage politique français une place intéressante. Il est peut être utile de finir sur une citation que j'ai extrait de l'avant dernier livre de Vincent Peillon "*la Révolution française n'est pas terminée*" paru en 2008, voilà ce qu'écrit le ministre de l'éducation nationale :

"Cette idée d'un socialisme qui accorde aux idées et aux valeurs (il parle de ces socialistes dont je vous ai parlé aujourd'hui) une grande efficacité historique, s'enracine dans une analyse qui veut fixer un but d'abord moral et religieux à la Révolution, mais qui considère aussi que la révolution matérielle, ce doit d'être au service d'une révolution des consciences et d'une certaine idée de l'homme comme personne, juridique, morale et spirituelle, d'où l'importance pour le socialisme français de la déclaration universelle des droits de l'homme, et de l'éducation, y compris l'éducation morale, comme l'importance de ces filiations libérales et sa revendication provocatrice à être selon les termes de Jaurès, un individualisme logique et complet, faisant droit à l'aspiration religieuse".